

Le Blanc dans la littérature africaine

Le vingtième siècle est parfois appelé le siècle du réveil africain, ce qui est évidemment une façon de parler typiquement occidental: nous, les Européens faisons semblant de croire que l'Afrique dormait durant les siècles passés, les Africains, bien sûr, savaient mieux.

Nombre de livres sur l'Afrique et les Africains écrits par des Européens démontrent combien l'Européen a de la peine à prendre distance de son optique européenne. En Europe, l'information sur l'Afrique n'était donc pas toujours correcte, souvent simpliste et incomplète. D'une part, on ne peut pas en vouloir au Blanc — ce n'est pas de sa faute s'il est européen — d'autre part il devrait se rendre compte de la limitation de son point de vue et se montrer plus modeste quand il est confronté avec les peuples non occidentaux.

Des siècles de colonisation et de domination nous ont pratiquement empêchés de voir le caractère relatif de notre perspective et de notre importance, et de regarder sans préjugés les autres ou d'écouter ce qu'ils disent, ce qu'ils disent par rapport à nous aussi. Dans les réflexions suivantes, il s'agit de l'image du Blanc dans la littérature africaine, ce que des écrivains africains pensent de nous, comment ils ont vu le Blanc en Afrique, quelle sorte de gens nous sommes à leurs yeux.

Je me base ici, en partie, sur mon livre *Le Blanc et l'Occident au miroir du roman négro-africain de langue française* (Eds. Van Gorcum, Assen 1973). Dans ce livre¹, j'ai analysé l'image du Blanc tel qu'il est vu par des romanciers africains ayant consciemment vécu l'époque coloniale. A cet effet, j'avais consulté tous les romans qui, jusqu'en 1966 avaient été écrits en français par des Africains. L'année 1966 fut celle du Premier Festival Mondial des Arts Nègres à Dakar; elle forme la clôture d'une époque où les Africains, à l'encontre de la colonisation culturelle, essayaient de montrer qu'ils n'existaient pas en fonction de la bienveillance de la culture occidentale, mais que l'Afrique a des valeurs propres à offrir au monde. Dakar en fut la preuve tangible pour ceux qui ne le savaient pas encore en 1966 — avec ses manifestations culturelles dans tous les domaines et ses expositions d'objets d'art et de livres.

Il est certain que la connaissance de la littérature africaine peut donner une meilleure compréhension des grands problèmes de ce continent. Ces problèmes nous concernent directement, même si nous nous en rendons à peine compte. Il est fort possible

que les générations à venir parleront de l'Europe endormie des années '70-'80, qui ne voyait pas sa place dans le monde. Il est grand temps de nous réveiller et de regarder dans le miroir que cette littérature nous présente.

Mythification mutuelle

Depuis que l'Occident est entré en contact avec l'Afrique, les «nôtres» étaient les chrétiens, les «autres» étaient les païens; c'était donc logique que Dieu les livrait entre nos mains. A mesure que l'esclavage augmenta, le racisme gagna en force et là l'argument de la malédiction de Canaan, le «serviteur des serviteurs de ses frères» venait à propos. Les Blancs ont toujours trouvé très naturel qu'ils dominent des peuples de couleur: n'ont-ils pas toujours défendu le christianisme contre les Mongoles, les Turcs ou les Maures, n'ont-ils pas conservé la Civilisation pour la descendance? La Civilisation est la civilisation occidentale (et chrétienne?); les gens qui, par hasard, n'en font pas partie, sont autres (=inférieurs). S'ils mettent la main à la pâte, ils pourront peut-être arriver à notre niveau, mais nous en sommes assez certains que — du moins pour le moment — cela ne réussira pas si vite. Et encore, nous partons du fait qu'un non-Blanc raisonnable fera volontiers tout ce qu'il pourra pour s'eupéaniser.

A travers les siècles, le mythe du pauvre païen sauvage noir a continué de circuler en Europe. Les Portugais prétendirent encore récemment qu'ils luttèrent pour la civilisation chrétienne dans leurs colonies, et le gouvernement sud-africain annonce toujours la bonne nouvelle du nationalisme chrétien, au nom duquel il refuse les droits de l'homme à la majorité de la population.

Au cours de l'histoire, l'Europe a essayé à sa manière de justifier la répression des Africains. Ainsi, plus d'une fois, on s'est demandé sérieusement s'il est bien certain que les Noirs descendent d'Adam et d'Eve, et l'on tira la conclusion que ce n'était probablement pas le cas. En 1900 encore, apparut un livre écrit par un certain C. Carroll, ayant le titre significatif *The Negro as a beast or in the image of God?* Dans ce livre, l'un des chapitres est intitulé «Preuves bibliques et scientifiques du fait que le nègre n'appartient pas à l'humanité».

Le mythe du nègre sauvage fait partie de l'inconscient collectif européen comme il ressort d'un certain nombre de recherches sur l'image de l'Afri-

que et des Africains dans la littérature européenne. Des théories comme celle du Comte de Gobineau dans son livre *De l'inégalité des races humaines* (1853) ont contribué au renforcement du complexe de supériorité occidentale. Selon lui, seule la race européenne était civilisée et capable de civilisation. Dans les années trente de notre siècle, Hitler a repris cette idée avec empressement. Est-ce donc étonnant que, de leur côté, les Africains répètent avec Aimé Césaire (1955) ces lignes de son *Discours sur le colonialisme*: «Où, il vaudrait la peine (...) de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon.» Selon Césaire, ce n'est pas le crime en soi qu'ils ne pardonnent pas au Führer, mais le fait de l'avoir commis envers son prochain blanc, d'avoir en fait utilisé en Europe des pratiques coloniales qu'il fallait uniquement appliquer aux races inférieures d'Afrique et d'Asie (pp. 12 ss). C'est une reproche qui se répète de plus en plus fort: les Africains constatent qu'en Europe on essaie peut-être de respecter les droits de l'homme pour soi, mais que les Européens violent ces droits ailleurs, parce qu'ils ont toujours de la peine à voir les autres, i. c. les Noirs, sur un pied d'égalité. Sinon, pourquoi l'Europe est-elle si indifférente à l'égard des peuples opprimés en Afrique australe, pourquoi continue-t-elle à soigner ses relations avec l'Afrique du Sud blanche? C'est notre propre intérêt économique. Voilà pourquoi les autorités n'aiment pas que des militants nous demandent de ne plus acheter les produits du travail forcé sudafricain: voilà pourquoi certains journaux traitent de «bandes terroristes» ceux qui luttent en Afrique pour leur libération. Les faits sont connus, il n'y a pas de place pour un «Wir haben es nicht gewusst». En Afrique, notre attitude et nos réactions sont suivies avec une attention critique.

En Afrique, les Blancs ne se sont pas tellement souciés de ce que les Africains pensaient d'eux. Comment y voit-on les Européens après plusieurs siècles de relations à base d'inégalité? Il n'est pas facile de le savoir, mais la littérature africaine permet de comprendre ce que répression et racisme signifient pour ceux qui en souffrent. Les romans fournissent bien des renseignements sur le comportement des Blancs dans l'Afrique coloniale et après.

Il est frappant de constater que, dans l'ensemble de la littérature africaine francophone, le Blanc et l'Occident ont joué un rôle important jusqu'aux années soixante. Plusieurs auteurs ont avoué eux-mêmes qu'ils ont, au début, surtout écrit pour un public européen: pour changer la situation coloniale, il fallait s'adresser au colonisateur dans la langue de la métropole. Cependant, en lisant, on se rend compte que le Blanc n'est pas continuellement dé-

peint comme mauvaise face au frère africain bon et innocent.

Cela n'empêche pas qu'en Afrique comme chez nous, des mythes se sont formés au sujet des «autres». L'homme blanc est le plus souvent considéré comme un Blanc avant d'être considéré comme un homme. Or, dans un milieu blanc, l'homme noir a l'impression d'être vu d'abord comme un nègre et par la suite seulement comme un homme. Il est bon de se rendre compte mutuellement que ces réactions primaires sont identiques pour les deux groupes.

D'ailleurs, il y a d'étonnants rapports entre les réflexions faites dans les romans africains au sujet des Blancs et celles en vigueur dans l'opinion publique européenne au sujet des Noirs: sans se connaître, on s'attribue mutuellement à peu près les mêmes défauts. Il n'y a que l'Autre qui est bizarre! L'Autre — puisqu'il n'est pas comme nous — est inférieur et étrange, cela vaut pour sa peau, ses yeux, ses lèvres, son nez, ses cheveux, sa culture, ses coutumes etc. L'Autre pue, il ressemble à un animal (singe, gorille), il est sexuellement dangereux (le «nègre viril» qui menace «nos» femmes!), il vole, il est paresseux et grossier, voilà le mythe qui circule en Europe à propos des Noirs. Il est frappant de voir ressortir de la littérature africaine un mythe comparable à propos des Blancs: là c'est nous qui ressemblons à des singes (les singes ont des cheveux lisses et non crépus), ou à des cochons (aussi roses que nous), nous sommes pervers sexuellement (le colonial en Afrique prenait à volonté les femmes et les enfants qui lui plaisaient), nous avons un comportement muflé, nous volons (prenons tout à l'Afrique), nous sommes paresseux (nous faisons travailler les Africains pour peu d'argent) et notre «civilisation» n'a pu empêcher des guerres mondiales désastreuses.

Le portrait du Blanc dans le roman africain est bien révélateur. De nombreuses observations dans la littérature romanesque africaine montrent qu'un monde de méfiance et d'incompréhension sépare les Blancs et les Noirs, tant en Afrique qu'en Europe. Le Blanc est caractérisé tout d'abord par son complexe de supériorité, sa hâte maladroite et son éternelle soif d'argent, d'avoir et de pouvoir. Le dieu des Blancs habite dans leur portemonnaie, dit l'un des écrivains, c'est pourquoi ils ont écrit sur leur argent «In God we trust». Si l'on en juge d'après les Blancs, lit-on dans *Climbié* de Bernard Dadié, c'est l'argent qui constitue la civilisation: «Tant que nous n'aurons pas d'argent, tant que nous ne serons pas riches, nous ne serons rien aux yeux des Blancs... Il y a des gens qui parlent de courage, de foi... Tout cela, l'argent le confère; si tu as de l'argent, tout le monde prie pour toi et l'on te donne toutes les qualités» (p. 205 s). A en croire les romanciers, notre soif d'argent,

notre individualisme et notre hâte deviennent proverbiaux en Afrique où l'on dit par exemple «courir comme un Blanc».

Les Africains ont compris beaucoup plus tôt que nous ce que les Blancs pensaient de lui: l'Européen, le «maître», en parlait ouvertement devant ses subordonnés. Les Africains gardaient leur opinion pour eux-mêmes. Entre eux il discutaient longuement les nombreuses curiosités des Européens sans que ceux-ci s'en rendent compte.

L'école «blanche»

L'enseignement colonial était purement occidental et assez limité en général. Dans les colonies anglaises, les enfants devaient apprendre l'histoire du comté de Kent et ceux qui avaient le privilège d'avoir été colonisés par la France, apprenaient à l'école que leurs ancêtres étaient les Gaulois. Dans les paroles d'un écrivain qui a fait l'expérience lui-même: «Du cours préparatoire à l'enseignement supérieur, le jeune Africain apprend le français, l'histoire et la géographie de la France, les institutions françaises. Sa philosophie est celle de Descartes ou de Bergson, son théâtre celui de Racine, son sens de l'amour celui de Lamartine ou de Musset» (A. Tevoedjre, *L'Afrique révoltée*, p. 70 s).

De leur côté, les coloniaux français sont plutôt d'avis qu'il n'est pas bon de développer trop cet enseignement français dans les colonies: «Le danger n'est jamais d'enseigner trop peu, c'est d'enseigner trop» (G. Hardy, *Nos grands problèmes coloniaux*, p. 78). Les Africains se plaignent que l'enseignement soit trop limité et qu'il ne serve que l'intérêt colonial.

Malgré les critiques et les inconvénients, la plupart des enfants aimeraient trouver une place dans cet enseignement colonial, bien que les anciens y voient un danger réel. Car les temps changent, où va-t-on? Les jeunes ne sont plus comme nous étions dans notre jeunesse, disent-ils. Imaginez-vous qu'ils se mettent à imiter les Blancs! Est-ce qu'ils deviendront aussi égoïstes et individualistes que ceux-ci? Est-ce qu'ils se soucieront de leurs parents âgés comme c'était la coutume depuis toujours?

Dans *Mission terminée*, un roman de Mongo Beti, le personnage principal, Jean-Marie Medza, vient visiter sa famille dans un village éloigné et attardé. Medza a «fait des études», il a pratiquement terminé l'enseignement secondaire. Il vient d'échouer à l'examen final, mais cela, on l'ignore au village! Là, tout le monde le regarde comme un grand savant. Le soir, quand les gens se réunissent, il doit répondre aux questions les plus diverses. Une petite femme âgée traduit les soucis et l'incertitude de la

vieille génération, une fois que tout le monde est d'accord que les jeunes, après avoir été à l'école pendant si longtemps, gagneront beaucoup d'argent, exactement comme les Blancs. Vivront-ils alors comme les Blancs?

«Vous habiterez des maisons entourées d'une clôture, vous fumerez des cigarettes le soir en lisant le journal, vous ne boirez plus l'eau de nos sources, vous préférerez leur vin rouge à notre vin de palme, vous vous déplacerez en voiture, il y aura une nappe sur votre table, vous aurez des boys, vous ne parlerez plus que leur langue. Et peut-être détesterez-vous le bruit des tam-tam dans la nuit — comme eux? Très bien. Mais moi, je te pose cette question: et vous, que ferez-vous de nous dans tout cela? Pourrons-nous entrer dans vos maisons comme nous entrons dans les maisons de nos autres enfants — librement? Pourrons-nous y parler et rire en toute liberté? Et marcher même pieds nus comme il nous plaît? Et manger dans la même assiette que vous, même si nous ne savons pas tenir une fourchette? Fils, pourrons-nous le faire?» (o. c.: 118 s).

Cette femme est déjà assez sceptique devant les changements qui s'imposent. De plus en plus les jeunes s'écartent de la pensée traditionnelle. Ils essaient même parfois de faire la loi, parce qu'ils savent lire et écrire. Et ainsi il y a toujours plus de conflits dans les familles, les romans en donnent de nombreux exemples.

Par comparaison à l'intérêt que pas mal d'auteurs prennent au phénomène scolaire, il est surprenant de constater que relativement peu d'enseignants blancs jouent un rôle de quelque importance dans l'ensemble romanesque. Cependant, lorsqu'il est parlé d'eux, c'est pratiquement toujours dans un sens positif, surtout par rapport aux autres catégories de Blancs. Les enseignants sont plus honnêtes, plus idéalistes et nettement moins prévenus que le colon moyen. En guise d'illustration, voici un passage d'*Une vie de boy* du Camerounais Ferdinand Oyono qui fait ressortir en même temps la pensée et la médiocrité coloniales, car des Noirs instruits pourraient former une menace pour les étrangers de la colonie. Parlant de la petite communauté européenne de Dangan, Oyono relève le contraste existant entre la mentalité du Directeur de l'Ecole Officielle locale et celle des autres Blancs de la petite ville. M. Salvain est convaincu de l'égalité fondamentale des races et, selon lui, les Noirs ne manquent pas plus d'intelligence que les Blancs. Son point de vue est connu depuis longtemps et difficilement digéré par ses compatriotes coloniaux. Lors d'une réception chez le Commandant de cercle, ceux-ci, comme d'ordinaire, ne cessent de se plaindre et de critiquer les «indigènes». M. Salvain se tait longtemps, mais après l'affirmation de la femme du docteur, qu'il n'y a «pas

de moralité dans ce pays», il se permet de riposter qu'il n'y en a pas non plus à Paris. Dès cette simple remarque du brave instituteur, les tensions latentes surgissent à la surface. Oyono se montre un maître à dépeindre le conflit qui éclate entre l'instituteur et les autres Blancs coloniaux.

«La petite phrase avait été lancée comme un courant électrique dans les chairs de chaque Blanc de la salle. Ils tressaillirent à tour de rôle. Les oreilles du docteur devinrent rouge sang... Le Blanc qui désinfecte Dangan au D. T. T. haleta. Il se tourna brusquement vers l'instituteur.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous vou... vous... Qu'est-ce que vous... voulez dire? bégaya-t-il.

L'instituteur fit une moue méprisante et haussa les épaules. L'autre Blanc se leva et marcha sur lui. L'instituteur le regardait, impossible. Le désinfecteur de Dangan allait-il lui sauter à la gorge? La situation était tendue.

— Eh couillon! Vous n'êtes qu'un démagogue! lâcha-t-il.

— Je vous en prie, je vous en prie, Monsieur Fernand! intervint le Commandant. M. Fernand retourna à sa place...

— Vous êtes un traître, vous êtes un traître, Monsieur Salvain! reprit-il.

Depuis que vous êtes dans ce pays vous menez une activité qui n'est pas digne d'un Français de France! Vous dressez les indigènes contre nous...

Vous leur racontez qu'ils sont des hommes comme nous, comme s'ils n'avaient pas déjà assez de prétentions comme cela...

M. Fernand s'assit. Gosier-d'Oiseau balança sa tête au bout de son cou en signe d'approbation. Quelques têtes l'imitèrent...

— Pauvre de France! dit Gosier-d'Oiseau en se mouchant.

L'instituteur haussa les épaules» (p. 78 ss).

Malgré le nationalisme et l'impérialisme culturel des Blancs dans les écoles, malgré leurs idées préconçues sur leur propre langue, leur culture et leurs méthodes d'éducation, l'importance de l'enseignement est généralement appréciée comme un privilège octroyé par l'occupant. Dans les romans, l'enseignant jouit d'un certain estime et, s'il est blanc, il est mieux apprécié que la plupart des autres Blancs de la communauté coloniale.

Le missionnaire et la religion chrétienne

Les Africains n'ont pas tardé à associer les activités missionnaires à celles des gouvernements blancs conquérants, avec toutes les fâcheuses conséquences qui s'ensuivirent pour le christianisme. Souvent on considérait le missionnaire comme un fonctionnaire de l'Etat et souvent il se comportait comme tel, selon maints romanciers.

Un problème qui se posait au missionnaire fut celui des couleurs symboliques qu'en Europe on avait fini par prendre à la lettre: on s'imagine Dieu comme un Blanc et le diable est noir par conséquent. La noirceur du péché, symbolique en Europe, est transférée telle quelle en Afrique et il en est de même de la blancheur de l'âme pure. Nécessairement les deux couleurs se rapportent ensuite non seulement à l'âme invisible mais encore aux corps visibles. C'est ainsi que le Dieu des chrétiens reste souvent un «Dieu des Blancs».

Bernard Dadié nous transmet ingénument l'impression que lui a fait le Dieu occidental avec sa suite d'anges, de saints et de démons. En visite à Paris, il écrit à un frère imaginaire en Afrique: «Partout se dresse un Dieu coléreux ayant à sa gauche le fouet et à sa droite les bonbons. Un Dieu à l'image du Blanc chez nous, avec ses médailles d'une main et sa prison de l'autre. Pour ce qui est des anges, les bons sont blancs et les mauvais, noirs comme nous. On les appelle des démons.» Dans les églises, il admire des statues de saints parmi lesquels il n'y a pas un seul Noir. Dadié conclut qu'apparemment les Noirs n'ont pas encore droit de cité au Paradis et que, à leur arrivée, Saint Pierre les dirigerait plutôt vers Belzébuth à cause de leur peau noire... Il espère néanmoins que les Noirs aussi auront un saint lorsqu'ils seront mieux connus, bien que cela pose aussi des problèmes, car à ce moment-là il faudrait «au diable trouver une autre couleur, ce ne sera pas facile» (*Un nègre à Paris*, pp. 96, 64, 68).

On reproche souvent aux missionnaires leur paternalisme qui, même résultant des meilleures intentions, n'est pas favorablement accueilli par les esprits éveillés et critiques des romanciers. Ce paternalisme témoigne d'un préjugé selon lequel les Africains sont des incapables nés à qui il faut refuser toute responsabilité. Aussi faut-il les laisser dans leur ignorance. Les infidèles sont menacés de l'enfer. Dans *Le pauvre Christ de Bomba de Mongo Beti*, le R. P. Drumont crie à quelqu'un qui l'offense: «Ah! te voilà toi! Un jour tu verras. Tu brûleras en enfer: tu me diras si c'est drôle» (p. 26).

Un soir, le même Père Drumont veut s'imposer en interdisant aux Noirs de danser, bien que les gens soient «païens». Il s'y rend en personne et, furieux, il se précipite sur les xylophones qu'il met en miettes, tandis qu'il jette les tam-tams par terre. De son côté, le chef du village, hurlant de colère, marche droit sur le R. P. S. pour le tuer. Les hommes le tiennent ferme pour empêcher cela. Quand les esprits se calment, le Révérend Père essaie de plaider sa cause et d'expliquer les raisons qui l'ont amené à faire arrêter les danses. Alors un homme se lève et demande au R. P. S. s'il aurait agi de la sorte si des Blancs avaient dansé ce soir-

là. Le missionnaire répond qu'il n'est pas venu pour les Blancs qui sont mauvais et qui «iront en enfer comme tous les hommes mauvais». Mais eux, les Noirs, peuvent facilement aller au ciel si, par exemple, ils ne dansent plus.

«Mais qu'est-ce que nous ferions, mon Père, si nous ne dansions plus... Nous n'avons que cela, danser. Et vous voulez nous empêcher de danser! Qu'est-ce que nous ferions à la place?

— Vous pourriez prier Dieu, L'adorer (...)

— Père, à mon avis, si Jésus-Christ avait vraiment songé à nous, il serait lui-même venu discuter la question avec nous et peut-être qu'il nous aurait laissé libres de danser. C'est vraiment ce que je crois: et toi? ...

— Justement, Jésus-Christ m'a chargé de vous le dire ...

— Oh! toi, tu es un Blanc, Père! (ibid. p. 101 ss).

Dans ce roman, le domestique du Père Drumont tient un journal. Ce garçon, Denis, a toujours admiré l'autorité de son maître. Cela ne lui plaît pas du tout de voir que le missionnaire se met à discuter avec les gens. Après la scène du village dont nous venons de parler, Denis note dans son journal:

«Je ne comprends pas d'où vient ce goût récent qu'il montre à écouter de telles niaiseries. Autrefois, il aurait tout simplement envoyé promener cet homme; mais aujourd'hui, il a sincèrement discuté avec lui. Il l'a laissé débiter toutes ses bêtises d'illettré. Je crois qu'il a tort de se comporter ainsi. Je crois qu'il ne faut pas prendre la peine de leur expliquer longuement tant de choses. Il suffirait de leur dire qu'ils grilleront en enfer, un point c'est tout. Oh! là là, quels hommes!» (ibid. p. 103).

Le roman *L'Harmattan* de Sembène Ousmane fournit d'autres preuves du paternalisme missionnaire. Ousmane y décrit les événements autour du Référendum de 1958 dans un Etat africain imaginaire. Ce pays votera en faveur de la Constitution et de la Communauté française, mais, en partie, le «oui» sera acquis grâce à l'église mobilisée dans la lutte comme les autres forces conservatrices, les militaires, la police et la presse: l'archevêque blanc conseille à ses catéchumènes de rassembler les bulletins de vote dans leurs quartiers et de les déposer dans l'urne afin de faire passer le «oui» qui maintiendra les colonies françaises d'Afrique sous la domination de la France. Les jeunes qui s'engagent dans la lutte pour la liberté et l'indépendance s'en rendent compte avec amertume.

Le Jugement dernier et l'Enfer servent de menaces à ceux qui sont tentés de s'écarter de la voie indiquée par le missionnaire paternaliste. Dans les romans, cette voie ressemble assez souvent à cette autre, coloniale et pavée de moeurs occidentales.

En effet, de multiples conflits entre le missionnaire et son troupeau sont dûs à leurs très différentes conceptions de moeurs. Le missionnaire célibataire a toujours appris que la polygamie est illégitime, scandaleuse et païenne; qu'il est amoral d'aller nu; que des filles-mères sont des êtres pitoyables et que coucher avec quelqu'un de l'autre sexe n'est permis que dans le mariage. Les tabous sexuels qui ont stigmatisé l'Europe depuis des siècles sont loin de correspondre aux moeurs traditionnelles africaines. Dans les romans, la morale prêchée par le prêtre blanc est parfois lourde de conséquences pour la vie quotidienne. Les exemples sont nombreux. Le Père Drumont avec qui nous avons déjà fait connaissance a des tas de conflits à ce sujet. A la fin de sa carrière missionnaire, il se rend compte de son ignorance. Comme la plupart des missionnaires, il avait essayé d'effacer la tradition africaine devant les moeurs de l'Occident au lieu de chercher à jeter un pont entre le christianisme et les valeurs de cette tradition. On est vite tenté de condamner ce que l'on ne connaît pas.

Comme les autres Blancs, le missionnaire aussi est souvent traité de grippe-sous et de matérialiste, d'autant plus qu'il demande souvent aux convertis d'aider à construire les bâtiments de la mission sans être payés, donc «pour le bon Dieu».

Au début, les gens avaient bien accepté cela. Ils voyaient que les Blancs étaient plus forts qu'eux-mêmes. Si Dieu possède la force suprême, il a dû en donner plus aux Blancs. Le secret de cette force devait se trouver dans la religion blanche. Lorsque le missionnaire Drumont se demande pourquoi la population, après avoir fait connaissance avec la religion s'en est détournée par la suite, son cuisinier lui explique de quoi il s'agit:

«Les premiers d'entre nous qui sont accourus à la religion, à votre religion, y sont venues comme à... une révélation (...), la révélation de votre secret, le secret de votre force, la force de vos avions, de vos chemins de fer, est-ce que je sais, moi... le secret de votre mystère, quoi! Au lieu de cela, vous vous êtes mis à leur parler de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle, etc... Est-ce que vous vous imaginez qu'ils ne connaissaient pas déjà tout cela avant, bien avant votre arrivée? Ma foi, ils ont eu l'impression que vous leur cachiez quelque chose. Plus tard, ils s'aperçurent qu'avec de l'argent ils pouvaient se procurer bien des choses, et par exemple des phonographes, des automobiles, et un jour peut-être des avions. Et voilà! Ils abandonnent la religion, ils courent ailleurs, je veux dire vers l'argent. Voilà la vérité, Père; le reste, ce n'est que des histoires...» (p. 56).

Ayant analysé la force des Blancs ils ont constaté qu'il y avait une distance entre la richesse matérielle et la religion des Blancs, que l'une était possible

sans l'autre ainsi que l'on voyait chez les Blancs: bien que riches ils ne s'intéressaient pas toujours à la religion du missionnaire qui était tout de même leur frère. Le dimanche matin, constate Climbié, dans le roman du même nom de Bernard Dadié, l'église est bondée de fidèles, mais il y a peu de Blancs. Les Européens semblent fatigués de réciter «Notre Père qui es aux cieux. Donne-nous notre pain quotidien». Ils préfèrent s'acquérir ce pain sans l'aide du Père ou bien ils sont déjà rassasiés au point de faire plutôt la grasse matinée. «Leur devise à tous . . . : Aide-toi, le Ciel t'aidera» (p. 128). Auraient-ils mieux embrassé la religion chrétienne que les Noirs? C'est là la question qu'il se pose.

Dans l'ensemble, l'image du missionnaire et de la religion chrétienne que nous présentent les romans, n'est pas très positive. Les griefs essentiels formulés au sujet des missionnaires, sont leur mépris des croyances traditionnelles, leur double mesure à l'égard de Blancs et de Noirs, et surtout leur collaboration avec le colonisateur qui a renforcé leur sentiment de supériorité et de puissance. On a souvent fait observer qu'en réalité le missionnaire a eu de la difficulté à connaître la critique africaine du christianisme, parce que, lors de l'époque coloniale du moins, la politesse et le propre intérêt empêchaient les gens en général de se prononcer là-dessus.

Or les romans sont des documents précieux et instructifs à ce sujet. Si le Blanc est tenté de se fâcher contre cette méconnaissance de sa bonne volonté, de ses bienfaits et de ses sacrifices, il raisonne une fois de plus selon son propre point de vue, tout en refusant aux Africains d'en faire autant. Si l'auteur n'est pas toujours objectif, les gens du peuple parmi lesquels il a grandi, ne l'étaient pas non plus, et ce sont leurs idées qui s'incarnent surtout dans les romans, que cela nous plaise ou non.

La femme blanche

Simone de Beauvoir, évoquant l'histoire et les problèmes actuels de la femme occidentale, voit de profondes analogies entre la situation des femmes blanches apparemment — et celle des Noirs dans le monde: «les unes et les autres s'émancipent aujourd'hui d'un même paternalisme. Il va de soi que la caste naguère maîtresse veut les maintenir à leur place, c'est-à-dire à la place qu'elle a choisie pour eux; voilà pourquoi elle se répand en éloges sur les vertus du bon Noir à l'âme inconsciente, infantine, rieuse, du Noir résigné, et de la femme vraiment femme, c'est-à-dire frivole, puérile, irresponsable, la femme soumise à l'homme» (*Le deuxième sexe* 1, pp. 24, 25).

Or, dans les romans africains, on cherche en vain la conscience de l'homme noir d'être, avec la femme blanche, victime d'une même discrimination de la part de l'homme blanc: aux yeux de l'homme noir colonisé, la Blanche est un être privilégié et non pas une femme pitoyable. Elle a l'air indépendante et nullement soumise. Aussi n'est-il pas question d'une solidarité qui rapprocherait ces opprimés face à leur oppresseur commun, l'homme blanc. Bref, la Blanche du roman ne ressemble point à une pauvre exploitée. Au contraire. Les auteurs africains ne se sont pas rendu compte de l'existence d'une discrimination quelconque dont serait l'objet la femme blanche dans la société occidentale, ou plutôt ce sujet ne les a pas intéressés. En outre, la situation de la femme blanche en Afrique semble souvent enviable: elle a la vie facile, elle est entourée de luxe, elle est bien vêtue, sa belle maison et le grand jardin alentour sont entretenus par un personnel dévoué. Surtout à l'époque coloniale, la Blanche a dû jouer un rôle de reine dans son entourage, bien que, en Europe, elle n'eût été le plus souvent qu'une femme insignifiante qui aurait dû s'occuper elle-même de son ménage et de ses enfants.

Dans le roman, il est régulièrement question du physique de la femme blanche, de sa peau, de la couleur de ses yeux et de ses cheveux, de sa coiffure, de son maquillage, de sa façon de s'habiller. La beauté de la femme blanche (elle n'est pratiquement jamais laide!) est souvent chantée. Les yeux bleus et les cheveux blonds sont manifestement favorisés. La femme blanche vue de loin est souvent idéalisée à souhait. Est-ce parce que, longtemps, elle a été assez inaccessible, voire interdite aux Noirs, notamment lors de la colonisation? Eldridge Cleaver va jusqu'à prétendre que la femme blanche est devenue pour les Noirs opprimés le symbole de la liberté: elle devient un être désirable surtout en ce qu'elle se distingue de la Noire soumise comme eux-mêmes (cf. *Un Noir à l'ombre*). Selon Frantz Fanon, les Noirs assujettis veulent se libérer et être reconnus non pas comme Noirs mais comme Blancs. Celle qui a la peau plus claire que lui, la Blanche notamment et, à un moindre degré, la métisse, peut le blanchir par son amour et ainsi le libérer. La Blanche la plus «authentique», la blonde aux yeux bleus, symbolisera le mieux cette libération (cf. *Peau noire, masques blancs*, p. 71). C'est visiblement une réponse à la situation coloniale — les romans en donnent des exemples — mais une réponse qui ne résoud aucun problème réel.

Certains romans décrivent comment la femme blanche rêve en Europe d'étendues lointaines, d'endroits paradisiaques, d'une Afrique ensoleillée, où l'attire une vie nouvelle, loin de l'Europe grise et brumeuse. En général, hélas, elle change assez vite

d'opinion, une fois arrivée au pays de ses rêves. Alors le paradis africain commence à ressembler davantage à un enfer brûlant et tout ce qu'elle a abandonné dans la patrie lointaine, devient précieux et important. D'où les nombreux soupirs et gémissements de ce genre de femmes, leur sentiment très net de malaise que l'on rencontre dans les romans. Malgré sa position privilégiée, elle est dépeinte comme une créature mécontente et de mauvaise humeur.

Elle a rarement une situation indépendante, n'exerce pas de métier, dépend de la position de son mari. Ci et là on trouve des allusions vagues à propos d'une institutrice, d'une patronne de bar ou de quelques prostituées, mais en général la femme blanche n'est que «la femme d'un tel», une épouse.

Le problème qui semble l'occuper le plus, est celui de son apparence, sa beauté, sa «ligne», ses habits et bijoux. Dans le petit cercle colonial, les femmes se font la concurrence, car elles aimeraient toutes être la plus belle. Si elles n'y réussissent pas, la déception est grande. Un autre passe-temps favori des dames est de critiquer ensemble l'Afrique et les Africains. C'est un sujet de conversation obsédant, inépuisable, les coloniales ne cessent de se plaindre de tout ce qui leur manque loin de la métropole d'une part, de la stupidité, de la paresse, de la puanteur des Noirs d'autre part. Et puis, le climat, la chaleur! La Blanche coloniale ne finit de ses lamentations et son sort semble s'y prêter docilement. Madame Salvain, la femme du directeur de l'Ecole de Dangan, se plaint en ces termes caractéristiques:

«Sacré bled! ... Il pleut, il fait chaud, il n'y pas de coiffeur ... Qu'est-ce qu'on ne se fait pas suer!» Et au sujet des Noirs, elle prétend qu'il n'y a rien à faire: «C'est paresseux, voleur, menteur ...» Ce thème l'obsède, elle l'aborde régulièrement. A la réception du Commandant, elle essaie de remporter un petit succès avec cette observation: «Tous les matins, c'est d'abord l'odeur d'alcool et de crasse qui me parvient de la véranda. C'est ce qui m'annonce que mon boy est là» (Oyono, *Une vie de boy*, p. 50-51, 78).

La femme du Commandant, fraîchement arrivée se tient loin de telles conversations, elle n'a pas encore été atteinte par les préjugés de son entourage. Mais cela change par la suite. L'histoire de cette femme montre bien, comment, dans la situation coloniale, la femme blanche peut se développer dans un sens négatif.

Au début elle est très heureuse avec son mari et enthousiaste de vivre en Afrique. Mais hélas, le Commandant est souvent en voyage; il doit faire ses tournées et Madame s'ennuie à mourir: la petite ville monotone de Dangan n'offre aucun divertissement. Aussi répond-elle peu à peu aux avances du

directeur de la prison, une apparition robuste, surnommé «l'Eléphant Blanc» par la population, parce qu'il est un «homme parmi les hommes». Rapidement Madame commence à comprendre que son personnel devine ce qui se passe, et cela la rend nerveuse et injuste. Autant elle était sympathique auparavant, autant elle devient maintenant désagréable envers ses domestiques. Elle les traite de vauriens et de fainéants, exactement comme le faisaient les autres femmes blanches, et elle se reproche de n'avoir pas cru tout de suite ce que les autres lui avaient dit: «Monsieur le régisseur de la prison a bien raison de dire qu'il vous faut la chicote, dit-elle aux domestiques, Vous l'aurez, vous l'aurez: On verra bien qui sera le plus malin!» (Ibid. p. 111 s). Cette femme est une des nombreuses femmes coloniales qui s'ennuient et ne s'intéressent à rien. C'est exactement l'image de la femme «frivole, puérile et irresponsable» dont parle Simone de Beauvoir. L'impression défavorable qu'elle fait le plus souvent dans le roman africain est encore renforcée par le racisme et les préjugés qu'elle ne cesse de nourrir dans la société où elle vit.

La femme blanche du roman — nous l'avons déjà dit — est presque toujours «la femme de quelqu'un», d'un homme blanc bien entendu. Dans la plupart des cas, ces mariages sont loin d'être heureux. Les hommes ont des maîtresses — blanches ou noires — mais les femmes sont elles aussi passablement infidèles à leurs maris, comme dans *Une vie de boy* dont nous venons de parler. Il est fort possible que les films occidentaux représentés en Afrique ont largement contribué à la formation de cette image négative du mariage blanc, bien que, sans doute, il y ait aussi (eu) des raisons réelles pour cela. En tout cas, aucun roman parle d'un mariage blanc heureux. La femme blanche y est soit fatale et séductrice, soit une épouse trompée. On parle peu de relations amoureuses entre une femme blanche et un Noir en Afrique. La situation coloniale ne permettait guère une telle chose et la femme elle-même gardait généralement une telle distance qu'un rapprochement était hors de cause. En métropole il y a, sur ce point, davantage de possibilités, bien que là aussi l'opinion publique s'oppose assez à de telles relations. La plupart des histoires d'amour entre une femme blanche et un Noir, décrites dans les romans africains, se situent donc en Europe, l'Afrique y joue rarement un rôle. Le plus frappant est cependant que chacune de ces relations, sans exception, se termine tragiquement, par la mort de l'un des partenaires. C'est comme si les écrivains veulent dire que la société dominée par l'homme blanc ne peut supporter que quelque chose ou quelqu'une échapperait à son emprise. Cela vaut en premier lieu pour les relations en Afrique, mais ensuite aussi pour celles en Europe:

bref, il n'y a jamais de «happy end». Au contraire, les relations amoureuses entre une femme blanche et un Africain se terminent toujours prématurément par un événement tragique dans la littérature romanesque qui nous concerne.

La femme africaine est parfois tentée de comparer sa situation à celle de la Blanche. Dans *Une vie de boy*, l'ingénieur agricole a une amie noire, Sophie, qui est très consciente des faveurs dont jouissent les femmes blanches. Lors d'une tournée en brousse, elle accompagne son homme et elle doit faire le trajet assise derrière sur le pick-up. Elle sanglote d'humiliation qu'elle n'ait pas pu monter dans la cabine avec les hommes ce que les femmes blanches peuvent toujours. Elle se demande en quoi elle diffère de ces femmes-là: «Les bonnes manières de blancs, si c'est seulement pour entre eux, merde alors! Mon derrière est aussi fragile que celle de leurs femmes...» Et Sophie se pose la question pertinente: «Qu'est-ce qu'elles ont et que je n'ai pas?», question qui préoccupe beaucoup de filles africaines dans les romans. Elles constatent que les hommes noirs s'intéressent souvent aux femmes blanches, qu'ils les préfèrent parfois. Aussi croient-elles que la Blanche doit avoir un charme mystérieux qui la rend capable de séduire l'homme noir. Les étudiants africains, même s'ils sont fiancés à une fille africaine avant de partir pour l'Europe, s'éprennent souvent de filles blanches de la métropole. Les filles noires elles-mêmes avaient beaucoup moins cette possibilité de partir. Elles devaient alors se contenter de ce qu'on raconte sur l'Europe et ses attractions d'une part et suivre l'exemple qu'a donné la Blanche coloniale d'autre part. Elles s'habillent dans des robes étroites ou des pantalons qui montrent leurs formes, elles cherchent à décréper leurs cheveux, elles mettent du rouge à lèvres et du vernis d'ongles et préfèrent parler le français plutôt que les langues du pays. L'idée que les étudiants noirs préfèrent la femme européenne est extrêmement forte chez les filles africaines du roman. On vend parfois au marché des photos pornographiques de Noirs avec Blanches. Dans *Kocoumbo, l'étudiant noir* de l'Ivoirien Aké Loba, nous lisons quel scandale provoquent les photos de Kocoumbo avec une chanteuse blanche (p. 252 ss). De telles photos semblent confirmer l'impression de la vieille génération selon laquelle les Blanches sont l'incarnation de l'impudicité même et cause de la perte des valeurs traditionnelles. Les jeunes filles voient en elles des rivales dangereuses qu'elles essaient de combattre en les imitant. Dans l'ensemble, l'image de la femme blanche est une image stéréotypée. C'est une petite bourgeoise qui incarne néanmoins la liberté aux yeux des personnages africains. Elle sert d'exemple à la fille africaine, toute coloniale qu'elle est avec ses futilités et ses vices, vaniteuse, adultère et

paresseuse. Apparemment il n'y a pratiquement pas d'autre image de la femme européenne de l'époque que celle de la Blanche coloniale qui, bien sûr, est loin de représenter la femme occidentale (si ce phénomène existe).

En guise de conclusion

Le Blanc et l'Occident forment un thème central dans le roman africain traité ici. En général le colonialisme est sévèrement désapprouvé, mais certains aspects positifs de l'Occident sont néanmoins appréciés. Il est clair que la civilisation occidentale a marqué l'Afrique et pas toujours dans un sens favorable. Les romans démontrent que la colonisation — qui a effectivement signifié un développement pour l'Afrique — a surtout apporté oppression, racisme et violence; en Europe cela était souvent minimisé, simplement nié ou ignoré. L'image du Blanc dans le roman est évidemment subjectif, mais elle correspond certes aux idées existant encore dans la société africaine à propos de l'homme occidental et de son monde. De leur côté, les Africains rêvent aussi de l'Europe comme d'une terre promise, en se basant sur ce qu'en montrent l'école, les Blancs en Afrique et surtout les magazines et les films occidentaux. Un voyage en Europe est le souhait le plus cher de nombreux personnages de roman, mais la réalité européenne apparaît souvent dure et décevante, même si l'on continue d'admirer les possibilités techniques de l'Europe. Parfois les difficultés d'adaptation sont grandes et la solitude est douloureuse pour ceux qui ont grandi dans une communauté où la solidarité est essentielle. Depuis les années soixante, les cicatrices de la colonisation n'ont pas disparu du visage de l'Afrique. Souvent, l'homme blanc est encore accusé d'être paléo- ou néocolonialiste et cela ne saurait étonner ceux qui sont conscients des structures économiques de notre monde. Seulement, l'Afrique indépendante est aussi celle de la «nouvelle élite» qui a pris pour modèle les bourgeois blancs de l'élite coloniale à laquelle elle ne ressemble que trop, hélas. Les écrivains de nos jours qui se veulent engagés ne s'occupent plus guère du Blanc; ils ne s'intéressent plus à lui. Ils critiquent leur propre société qui a besoin de changements. La décolonisation de la société se reflète dans la décolonisation de la littérature en Afrique. Cette littérature romanesque des dernières décades peut apprendre aux Occidentaux bien des choses. Tout d'abord, à être plus modestes et plus délicats dans leur commerce avec les autres peuples. Ensuite, que les abus, erreurs et souffrances de l'époque coloniale seront plus vite oubliés par l'Europe que par l'Afrique. Aussi, l'image de

l'opresseur blanc ne sera-t-il pas facilement détruit.

Que pouvons-nous faire nous-mêmes pour atténuer les préjugés de race et de couleur qui existent de part et d'autre? Dans le monde d'aujourd'hui, cela n'est pas un luxe, mais une dure nécessité, puisque l'avenir de l'humanité dépendra à un haut degré de l'élimination des préjugés de race et de couleur entre groupes et peuples. Je me réfère ici aux suggestions faites par Arnold M. Rose dans *La racisme devant la science* (1960, p. 456 s):

— Diffuser, au sujet des groupes qui sont victimes de préjugés, des renseignements exacts de nature à détruire les stéréotypes.

— Le racisme doit être combattu toutes les fois que l'on donne une explication biologique d'un phénomène quelconque.

— Des mesures législatives contre la discrimination diminueront le respect qui s'attache au préjugé tout en supprimant quelques-unes de ses pires conséquences. C'est là un des moyens les plus efficaces de lutter contre les préjugés traditionnels.

— Les préjugés ne persistent que parce qu'ils sont transmis aux enfants. L'École et l'Église doivent s'efforcer d'empêcher qu'ils se transmettent aux enfants au sein de la famille ou dans la cour de récréation.

— En s'attachant à résoudre les grands problèmes sociaux, on détournera les esprits des préjugés; en outre, on éliminera quelques-uns des sujets de mécontentement qui créent une tendance psychologique favorable au préjugé. Il y a aussi l'importance de recherches scientifiques dans ce domaine qui devra aboutir à des projets pour combattre le racisme.

Rose conclut que «tous les espoirs sont permis si dans chaque pays un groupement même peu nombreux, se constitue pour lutter contre ce fléau si redoutable de la civilisation».

Notes

1 Une édition africaine de ce livre a paru aux Editions CLE à Yaoundé sous le titre à souligner! *Le Blanc vu d'Afrique*.

Ouvrages consultés

- Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe, I, Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 1949.
Beti, Mongo, *Le pauvre Christ de Bomba*, Laffont, Paris, Laffont, 1956.
Beti, Mongo, *Mission terminée*, Paris, Corrêa/Buchet/Chastel, 1957.
Césaire, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.

Cleaver, Eldridge, *Un Noir à l'ombre*, Paris, Seuil, 1969.
Dadié, Bernard B., *Climbié* (1956), rééd. dans *Légendes et Poèmes*, Paris, Seghers, 1959.

Dadié, Bernard, *Un nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine, 1959.

Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

Hardy, Georges, *Nos grands problèmes coloniaux*, Paris, A. Colin, 1929.

Loba, Aké, *Kocoumbo, l'étudiant noir*, Paris, Flammarion, 1966.

Ousmane, Sembène, *L'Harmattan*, Paris, Présence Africaine, 1964.

Oyono, Ferdinand, *Une vie de boy*, Paris, Julliard, 1956.

Rose, Arnold M., L'origine des préjugés, dans *Le racisme devant la science*, Paris, UNESCO.

Schipper de Leeuw, Mineke, *Le Blanc et l'Occident au miroir du roman négro-africain*, Assen, Van Goecum, 1973.

Tevoedjre, Albert, *L'Afrique révoltée*, Paris, Présence Africaine, 1958.